

ETC



## L'art contemporain est-il bidon?

Louis Couturier

Number 30, May–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35772ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Couturier, L. (1995). L'art contemporain est-il bidon? *ETC*, (30), 54–56.

## FRANCE

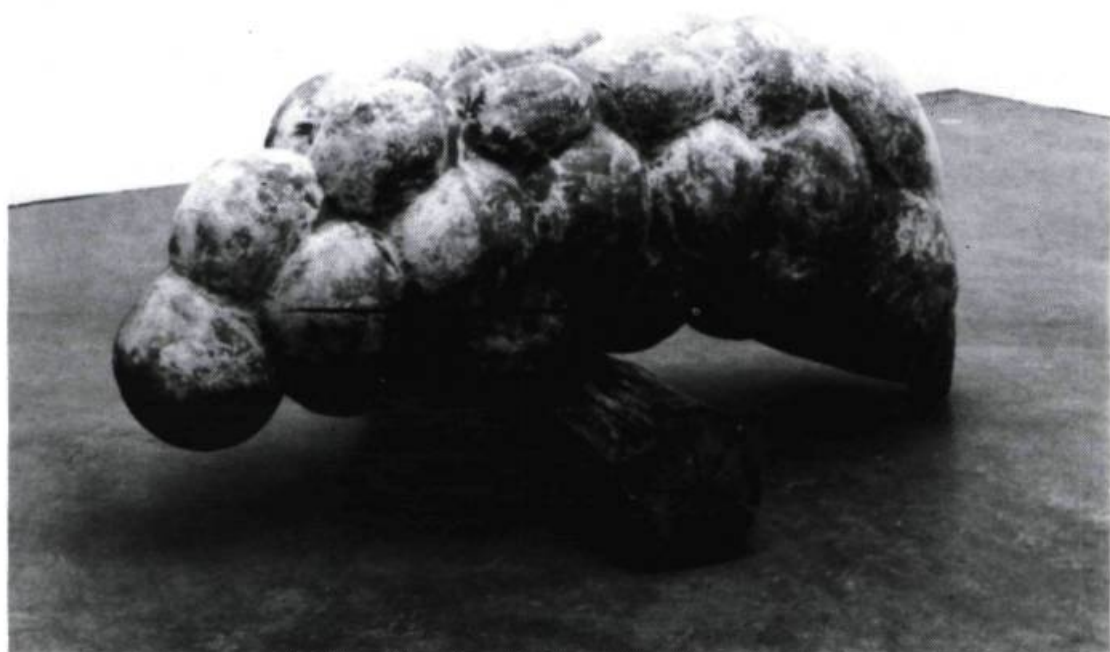
### L'ART CONTEMPORAIN EST-IL BIDON ?



Hervé Di Rosa, Sans titre, 1983. Encre de chine sur papier, 55 x 40 cm. Galerie Gillespie-Laage-Salomon, Paris.

**L**e reportage *L'art contemporain est-il bidon ?* a été diffusé le 19 décembre 1994, à heure de grande audience, sur Canal +. Fait plutôt rare en ce qui concerne une émission de télévision portant sur l'art. Quoi qu'il en soit, l'idée affichée par ses concepteurs est de revisiter les années quatre-vingt en passant par les États-Unis, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne. Inutile de dire que le marché de l'art et les prix astronomiques de certaines œuvres y reviennent comme un leitmotiv. La lacune est que cette visite concerne essentiellement la figuration libre française, la Transavantgarde italienne, les néo-primitivistes allemands et les peintres américains, souvent ex-taggers, ou ex-graffitistes. Tous renouent avec le personnage après une décennie de « sécheresse » conceptuelle et minimaliste. On y parle aussi de la nouvelle sculpture anglaise mais à l'exception d'une œuvre de Kapoor, on ne la montre pas. Bref, pas d'installation, ni rien qui sorte du simple concept de tableau ou de sculpture. On y voit des toiles, quelques sculptures et encore plus des artistes, des marchands, des collectionneurs, enfin toute la faune qui peuple le monde de l'art.

Le tout est traité sous le thème de la culture rock. Guillaume Durand, fils d'un galeriste parisien et surtout « célèbre journaliste de télévision », commente le reportage



Tony Cragg, *Bodicea*, 1989. Fonte de fer, bois, 80 x 180 x 64 cm. Galerie Crousel-Robelin Barna, Paris.

comme on présente les stars du rock sur MTV. Lors de l'introduction, Durand lance à un animateur de Canal + : « Je vais vous faire un petit cours très, très simple, je vous promets que je ne serai pas emmerdant, mon cher Philippe ». Lapsus révélateur : en décrivant une toile de Basquiat, il évoque le sens « assez inouï de la télévision » de l'artiste, erreur vite rectifiée par « de la composition ». Son sens de la télévision est, quant à lui, très marqué par la volonté de ne pas ennuyer. Cette peur de l'ennui aussitôt que l'on parle d'art à un public non initié semble aussi partagée par quelques artistes du reportage : « Je quitte la terre, pays de petites guerres intestines où l'on dit que l'art n'est plus fait pour personne et qu'on n'y comprend plus rien pour atterrir à di Rosa land, la planète magnifique, et plus exactement au di Rosa zoo, une espèce de paradis artistique où il fait bon vivre : un mélange de bandes dessinées, de rock et de gentillesse » (Hervé di Rosa). Cette conception commune du fait médiatique n'est pas le fruit du hasard. Enfant des médias, certains artistes en ont naturellement adopté les stratégies.

La critique d'art Anne Cauquelin rappelle<sup>2</sup> que : Ce qui donne la touche de contemporanéité aux artistes de la figuration libre, c'est l'utilisation de la culture médiatique : leur naïveté picturale en effet s'arrête où commence la publicité. Plus exactement, comme le souligne C. Millet : « Lorsque l'art emprunte à l'esthétique

des médias, il se prête particulièrement bien à son application médiatique ».

La figuration libre, poursuit Anne Cauquelin, n'est pas un programme, loin de là, mais recouvre plutôt une « attitude ». Celle du spontanisme. De l'expression individuelle. À partir des bandes dessinées, de la publicité, des cartoons, sur des supports hétéroclites : toiles libres, affiches, cartons de récupération, vieux bidons, par larges empâtements colorés, en mélangeant les techniques (la formulation « technique mixte » accompagnent souvent les œuvres), collages, pièces rapportées, déchirures. Les personnages ou les anecdotes sont empruntés à la « culture populaire », celle que les médias transportent et affichent.

Art qui se veut donc populaire, sinon populiste, c'est-à-dire accessible à tout un chacun. « C'est seulement une sensation, aucune rationalité là-dedans... Je ne réfléchis pas avant de peindre. » L'instinct prime.

Le reportage insiste donc sur « l'attitude » des individus et non sur leur travail. Ce dernier est vite ramené au simple rôle d'icône décorative présentée strictement de manière formaliste (et simpliste), tout en surface. On ne cherche ni le pourquoi ni le comment. Aplats de couleurs, composition, petites astuces : cela suffit. Durand insiste : « Le sujet n'a aucune importance, c'est l'acte de peindre, les couleurs employées, l'énergie, la poésie qui se dégagent qui comptent ».



D'ailleurs, il semblerait que l'énergie soit le mot moteur de cette peinture qu'on nous présente comme étant l'essentiel de ce qui s'est fait au cours de la dernière décennie. Chez ces « enfants du rock, de Matisse et de Walt Disney », que sont les Keith Haring, Jean-Michel Basquiat, Kenny Sharf, Combas, Jean-Charles Blais, Louis James, Clemente, Cucchi, on fête avec « énergie » (et candeur), le retour à la figuration. « Au lieu de faire du tableau abstrait, très gambergé, on est revenu à l'énergie ». Les années soixante-dix sont gommées et les années 60 constituent le modèle mythique de ces jeunes peintres. Et Warhol est le père spirituel de cette génération.

Le langage employé est volontairement cru et il se démarque ainsi du ton culturel habituel. « Depuis le cubisme au 20<sup>e</sup> siècle, les peintres, le réel ils s'en foutent » et plus loin à propos de David Salle : « le corps est au centre de son sujet : l'érotisme. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que le cul peut être raffiné ». De plus, on y fait des analogies douteuses. Par exemple, on y présente (avec humour) Cragg, Flanagan, Kapoor comme étant les Beatles de la sculpture.

Mais ce populisme, plutôt sympathique s'il était accompagné d'un traitement un peu plus en profondeur du sujet, n'empêche pas les vieux tics propres à la « culture universitaire ». On légitimise un artiste en lui donnant une filiation historique, on associe son nom à d'autres plus prestigieux, même si ces tours de passe passe manquent parfois d'assise.

C'est ainsi que Basquiat est successivement comparé aux grandes autorités de la peinture et de la poésie, Rimbaud, Rembrandt, Vélasquez, Matisse. L'intérêt qu'on lui porte est ainsi automatiquement justifié par l'histoire. Et pour être sûr d'avoir été bien compris on appuie aussi l'esthétique sur le monétaire en déclamant le prix du tableau (1 000 000 F) et la notoriété de son propriétaire (Yvon Lambert).

On peut alors se demander : si l'art semble bidon, c'est peut-être aussi dû au traitement que lui réservent les médias. En effet, ces derniers entretiennent complaisamment des clichés faciles. Je ne vois aucun problème à associer comme on le fait dans le reportage, la nouvelle figuration au rock & roll, au plaisir et à l'hédonisme consumériste de notre société. Là où je tique c'est quand j'entend le commentaire qui suit présenté comme étant une vérité universelle : « Et cette Histoire (politique, sociale) personne ne la raconte mieux que les peintres car ils ne jugent pas leur époque, ils la vivent, ils griffent les murs et les toiles de couleurs violentes ». Cette petite phrase anodine, évacue, d'un simple revers de caméra, tout un pan de l'art contemporain qui lui, juge son époque et revendique une pratique critique. Qu'on me com-

prenne bien, ce texte ne se veut pas une quelconque dénonciation mais un constat : il semble que lorsque l'on s'adresse, en matière d'art, à un large public, on renforce systématiquement les idées reçues. Pour cerner une réalité complexe, on l'amincit à quelques éléments : expressionnisme, spontanéité, génie, folie, drogue, sexe, peinture, sculpture, argent. On évite soigneusement de s'étendre sur les cas embarrassants qui risquent de densifier les choses et peut-être de décourager le spectateur non-initié. C'est ainsi que Tony Cragg peut être perçu, si on s'en tient aux images, comme étant un potier consciencieux et que le travail de Kapoor, sans doute jugé trop hermétique, est présenté justement comme un exemple d'hermétisme. On préfère s'attarder sur ce qui est accessible ou spectaculaire. On entretient l'idée que tous les artistes sont de doux dingues, excessifs, imbus d'eux-mêmes... « Il y a quatre ans je me suis rendu compte (la révélation mystique) de tout. Tu dois être responsable et devenir un espèce de modèle pour tous les autres. Tu vois c'est vraiment une grosse responsabilité d'être *la personne choisie* ». Ou encore on insiste sur les particularités nationales. Par exemple, les artistes allemands, parce qu'ils ont été confrontés à leur passé nazi, sont les seuls à être présentés sous une note grave. Encore là, on entretient le cliché. Et d'autres artistes susceptibles d'avoir une réflexion critique ont été rapidement évincés. Beuys y est brièvement ramené à un rôle de grand prêtre, de chef de file du renouveau germanique en... peinture. On précise tout de même qu'il a réussi cet exploit sans être, lui-même, un peintre.

Simplificateur, voire simpliste, le contenu de l'émission donne une image de l'art contemporain qui se réduit à trois mots : liberté, spontanéité, intuition. Bête comme un peintre, disait-on à l'époque de Duchamp; il semblerait, si on suit bien le commentaire général de l'émission, que la naïveté soit encore la qualité la plus appréciée chez les artistes. Je termine par ce mot de Robert Redford lu dans le journal *Le Monde* : « Les films qui demandent de la réflexion, du temps sont de plus en plus difficiles à réaliser. Nous vivons à l'époque de MTV qui a une influence terrifiante sur notre capacité d'attention. L'important est de ne pas faire trop long, d'avoir autant de couleurs et de gens connus que possible. Et le public perd l'habitude de penser ».

LOUIS COUTURIER

#### NOTES

<sup>1</sup> Un film réalisé par Philippe Lallemonant et Michel Quine jure (Ellipse Programme). À l'origine de ce film, le journaliste Guillaume Durand (LCI, la chaîne de l'info).

<sup>2</sup> Anne Cauquelin, *L'Art contemporain*, collection Que sais-je ?, Presses Universitaires de France, Paris, 1992, p. 109-110.